

que de ces termes, une latitude excessive ?

TRAVAUX PUBLICS.—En France, ils embrassent maintenant plus de 200 routes royales, près de 1,600 routes départementales, 4,000 chemins vicinaux 7 grands bassins, 42 ports maritimes, 297 rivières ou canaux, et enfin 50 lignes ou embranchemens de chemins de fer. C'est sur un développement de près de 200,000 kilomètres (50 mille lieues), sans y comprendre 600,000 kilomètres de chemins vicinaux, que s'opèrent des entreprises grandioses, des métamorphoses inouïes. Travaux souterrains immenses, ponts suspendus jetés sur les plus larges fleuves, voies non montables, triple réseau, qui relie les parties les plus éloignées du royaume, tous les départemens, tous les arrondissemens, toutes les communes qui rayonnent autour de la capitale : autour des grands centres commerciaux, industriels, qui met en communication l'Océan, la Manche et la Méditerranée, les frontières du Nord, de l'Allemagne et de l'Italie, tout s'exécute simultanément et avec plus ou moins d'activité.

ITALIE.

—On sait que le grand duc de Toscane, afin de prévenir et d'éviter ainsi de la part du gouvernement pontifical une demande en extradition d'un certain nombre d'insurgés de Rimini, qui, traqués par les troupes et par la population romagnole, s'étaient réfugiés sur le territoire toscan, les avait fait en grande hâte embarquer pour la France ; il s'applaudissait sans doute de cet acte de clémence, lorsque tout à coup son gouvernement a découvert les traces d'une conspiration tramée par la *Jeune-Italie* au sein de ses propres Etats. On avait fait à Rimini l'expérience du peu de fonds que l'on peut faire sur des émeutiers assemblés au hasard : on songea donc à se donner un noyau militaire, et c'est dans l'armée grand-ducale qu'on a essayé de le former. Le général Prim était, dit-on, désigné pour chef de l'expédition projetée ; il s'était établi à Gênes, et il n'y attendait que l'explosion de la révolte d'un bataillon toscan pour se rendre sur les lieux et y prendre le commandement de la troupe rebelle, à laquelle devaient se réunir les volontaires radicaux dont on s'était assuré. Le complot a été dévoilé ; une vingtaine de militaires du bataillon ont eu le temps de s'échapper ; Prim a disparu de Gênes, et la conspiration se trouve ajournée. L'Autriche, cependant, prend ses mesures ; deux brigs de guerre croisent sur les côtes romaines de l'Adriatique, et des ordres de même nature viennent d'être donnés aux commandans de tous les ports de la côte illyrienne. Il est probable qu'une police maritime s'exerce en même temps, par ordre de Sa Majesté sarde, sur la Méditerranée, pour capturer tout navire suspect se porter des armes ou des hommes de bonne volonté aux conjurés de la moyenne Italie.

MADAGASCAR.

Expédition de Madagascar.—Nous trouvons dans le *Courrier français* de nouveaux détails sur l'expédition de Madagascar. Ainsi des notes auraient été, suivant lui, échangées, depuis quelques temps, entre les cabinets de Paris et de Londres, et toutes les questions d'exécution seraient aujourd'hui résolues.

Il est toujours vrai que le général Duvivier commandera les troupes de débarquement ; mais le commandement supérieur des forces navales serait réservé à un contre-amiral anglais. Un aide-de-camp du ministre de la marine serait attaché à l'expédition avec une mission pareille à celle dont M. Page a été chargé dans la Plata.

Maintenant ajoute le *Courrier*, si l'on veut savoir à quel point l'Angleterre était certaine du contentement le dirons aussi. Le gouverneur anglais de Maurice a envoyé un brick reconnaître les côtes de l'île de Madagascar sonder les passes ; dessiner les plans et étudier les lieux de débarquement et d'attaque. Cette exploration a duré plus de deux mois ; elle a été faite aux regards de nos marins indignés. Si le ministère avait eu la conscience de nos droits, il aurait demandé compte de cette exploration détaillée d'une île appartenant à la France. L'a-t-il fait ? Au contraire ! Il a laissé nos vaisseaux en panne, comme si l'Angleterre avait été chargée par nous du soin de combiner une expédition entreprise à frais et avantages communs ! Sans le zèle et la sollicitude de nos officiers qui d'accord avec l'administration de Bourbon, ont pris sur eux d'explorer à leurs risques et périls le canal de Mozambique et le littoral madécasse, à peine le ministère se douterait-il de ce que peut être une expédition dans ces parages.

Qu'a répondu le ministère à toutes ces révélations, qui l'accusent si honnêtement ? Rien.

On lui imputait hier d'avoir consenti à vendre Chandernagor aux Anglais, et il n'a pas répondu davantage. Il y a un an, c'était Albreda.

Est-ce mépris de l'opinion publique ou conscience de ses fautes. Les chambres parviendraient-elles à les lui faire réparer, en le contraignant à obéir aux légitimes susceptibilités de l'opinion ?

HEUREUSE INFLUENCE

D'UNE PREMIÈRE ÉDUCATION CHRÉTIENNE

Les impies ne cessent de répéter que la religion est une vieille superstition que les progrès de l'esprit humain ont fait évanouir. Ils mentent, ils savent qu'ils mentent, mais ils savent qu'un moyen d'entraîner les hommes à leur perte, c'est de leur faire croire qu'il est de leur honneur d'embrasser un système au-dessus des idées du vulgaire.

Non, la religion n'est pas morte ! on la retrouve dans toutes les

classes, belle, touchante, telle qu'elle apparut aux premiers siècles de l'Église pour triompher de tous les cœurs. Voici un exemple qui vient à l'appui de ce que nous avançons.

M. Plinville, honnête négociant de la rue Saint-Denis, avait acquis honorablement une fort belle fortune, et, chose rare, il savait être riche et modeste. Sa foi était simple, son esprit était droit et juste, mais peu cultivé. M. Plinville pouvait se passer plus qu'un autre d'une instruction très-étendue, parce que sa vie était laborieuse, ses amis vertueux et ses plaisirs d'innocents délassements. Il suivait les lois que la religion impose, avec la même facilité que l'eau s'écoule d'une source abondante. Vivant en dehors des passions humaines, il ignorait qu'un volcan s'était ouvert sous les pas de la génération nouvelle.

Une foi simple ne souffrit plus dans ces temps désastreux : il faut une instruction solide, approfondie, pour repousser les ennemis qui s'acharment à faire tomber l'innocence. Armand, fils de M. Plinville, élevé sous les yeux de son père, n'a eu qu'à imiter les exemples de vertus pour être bon et vertueux ; mais il n'a rien étudié, rien approfondi, et la grande leçon du malheur et de l'expérience n'est pas venue retremper son âme. Il fait plutôt le bien par instinct que par une vertu fondée sur la connaissance de hautes sévérités et sur de profondes convictions.

L'heure du danger a sonné pour Armand : ses parents meurent presque en même temps, et il reste frappé du double malheur d'être indépendant et riche à vingt ans. Tout entier d'abord à sa douleur, il se renferme dans le petit cercle d'amis vertueux où il a passé sa vie ; mais bientôt des hommes qui s'attachent à faire le mal par un instinct diabolique, ou par un intérêt personnel, s'insinuent chez le riche héritier, le flattent, lui vantent le bonheur de l'opulence, lui disent " que l'or est la source de la plus haute considération ; mais que pour l'obtenir, cette considération, il faut se faire honneur de sa fortune ; que le luxe distingue tout de suite du commun des martyrs, et qu'il est l'âme de la prospérité des Etats ; enfin qu'un homme comme lui doit quitter la sphère étroite d'un magasin et se lancer dans le monde, où l'attend le plus grand succès." Pauvre Armand, tu crois à ces propres perfides, et ton orgueil t'entraîne dans la pente rapide où l'imprudence conduit au crime. Comment étaler du luxe sans prendre le goût des plaisirs ? Hélas ! ces plaisirs qui parlent aux sens deviennent bientôt des maîtres impitoyables auxquels la raison cède en gémissant d'abord ; puis après, séduite elle-même, elle emploie toutes les ressources de son éloquence pour revêtir sa folie du manteau de la sagesse. Armand succombe : ses flatteurs sourient à leur triomphe, et, pour s'assurer la victoire, ils commentent par plaisanter le jeune Plinville sur la religion. Celui-ci essaye de la défendre, mais il manque de force et de savoir. Les sophismes les plus hardis, les mensonges les plus révoltants, les paradoxes les plus sous volent autour d'Armand, se croisent, brillent d'une fausse lueur qui l'étonne et le confond ; il cherche encore à répondre, mais il n'a que la foi du charbonnier, et son ignorance l'empêche de discerner le vice des raisonnements dont ont l'accablé ; honteux d'être battu, il cesse de se défendre : on le croit vaincu, et l'impiété entonne un de ces chants de triomphe que l'enfer répète avec les plus horribles accents.

La religion, plaintive et désolée, se retire au fond du cœur d'Armand : il ignore lui-même qu'il conserve en lui un dépôt si précieux. Ils sont là, ces principes sacrés, fils d'une longue habitude ; ils sont là, ces souvenirs d'une mère chérie qui ne savait qu'adorer Dieu en toute simplicité, mais qui s'en occupait sans cesse !, et avait imprégné l'âme d'Armand d'une croyance ineffaçable. L'esprit du jeune homme pouvait s'égarer un jour, son cœur resterait chrétien en dépit de lui-même. Comment déraciner cette semence qui a crû pendant vingt ans au doux soleil de l'innocence ? Aussi la bouche d'Armand ne profère jamais un blasphème, et une sorte de malaise l'opresse lorsqu'il entend l'impiété hurler ses odieux principes, et rire d'un rire infernal en répétant : *Nous avons écrasé l'infâme.*

L'orgueil chez Armand a soulevé toutes les passions ; aussi la paix de l'âme fut-elle perdue pour lui. Sa conscience bourrelée lui crée dans la solitude mille fantômes effrayants ; il fuit la solitude pour se livrer de plus en plus au tourbillon. Mais les joies terrestres engendrent tristesse et chagrin : la santé d'Armand s'altéra par les plaisirs de la table ; le jeu compromit sa fortune, et des liaisons criminelles lui firent connaître les transports de la jalousie, les fureurs de la vengeance.

Enfin le dérangement de sa fortune et de sa santé l'oblige à rompre avec ses faux amis ; il s'indigne de les voir disparaître à la vue de ses malheurs, et va chercher dans sa famille des consolations qu'on n'a garde de lui refuser : car les chrétiens que l'on dépeint comme